

IL Y A QUATORZE ANS

# Un certain 14 Mai

13 Mai 1958. Quatorze ans déjà ! L'événement naquit à Alger-la-Blanche qui, ce jour-là, fut Alger-la-Tricolore.

Rappelez-vous : Radio-Alger diffusait des marches militaires : Sambre et Meuse, la Marche Lorraine, celle de la Deuxième D.B., et combien d'autres encore.

Et lorsque le soleil disparut derrière le pic de l'Aïdour, notre bonne ville d'Oran, d'ordinaire si animée malgré « les événements », semblait vidée de tous ses habitants. Mais les mêmes airs martiaux jaillissaient de toutes les fenêtres, alternant avec les clameurs de la foule algéroise, les déclarations enflammées qui couvraient la voix haletante des commentateurs, conscients de réaliser là le reportage historique de leur carrière.

Le choc ressenti par chacun était d'autant plus violent que rien, jusque-là, ne l'avait laissé prévoir.

L'étincelle avait jailli dans la foule algéroise qui s'était massée autour du Monument aux morts. Le motif en était l'annonce de l'exécution sommaire de trois soldats français faits prisonniers par le F.L.N. Explosion d'indignation et de colère qui allait couvrir la ville comme une onde de choc d'une amplitude insoupçonnable.

La masse des Algérois, auxquels s'étaient jointes des délégations venues de tous les points de la région, envahissait le bâtiment du Gouvernement général, un Comité de Salut Public Algérie-Sahara était constitué sous la présidence du général Massu, tandis que le général Salan assumait les pouvoirs civils et militaires.

Mais ce devait être sur le plan psychologique que l'événement allait avoir la conséquence la plus inattendue. Devant soldats, gendarmes et C.R.S. médusés, l'on vit descendre de la Casbah des groupes de plus en plus denses de musulmans et de musulmanes venus se joindre aux autres manifestants aux cris de « Barakett ! », « Barakett ! » — « Ça suffit », « Ça suffit ! » — ce qui voulait dire d'une manière plus précise : « Assez de crimes », « Assez de victimes »...

C'était la fraternisation à l'échelle du peuple.

## ENTHOUSIASME ET DISCIPLINE

Les Oranais, comme je le dis plus haut, avaient vécu ces heures exaltantes devant leurs postes de radio. En fin de soirée, Télé-Oran diffusait un résumé sonore des événements et se joignait à la radio pour annoncer une grève générale et convier tous les Oranais — Européens et Musulmans réunis — à un grand rassemblement autour du Monument aux morts, le lendemain à 14 h 30.

On m'empêche de rapporter ce qui se passa le matin du 14 Mai à la Villa Flore, P.C. du groupe Est des U.T. Peut-être regrette-t-on la position prise (avec quels risques !) en faveur de Massu. Ce qu'il faut tout de même dire c'est que le colonel Yéménitz quitta la villa dans un état de fureur extrême et ne se calma que lorsque le général Réthoré, qui commandait alors le corps d'armée, interrompant son aigre

compte rendu, laissa tomber : « Si ces officiers s'étaient comportés autrement, ils m'auraient terriblement déçu. » On verra que le général Réthoré fit preuve, ce jour-là, de beaucoup de sang-froid et de beaucoup de compréhension. Ceci dit — et il fallait le dire — j'en resterai à ce qui se passa l'après-midi.

Disons d'emblée que le rassemblement prévu, opéré par quartiers, par corporations, par entreprises, devait être un modèle de mouvement populaire discipliné.

De chacun des faubourgs : Gambetta, Saint-Eugène, Choupot, Cité Petit, Maraval, Delmonte, Carteaux, Eckmühl, la Marine, et de plus loin encore convergent vers le Front de Mer d'interminables défilés, chacun précédé d'une pancarte, d'une banderole indiquant sa nature, son origine. Gaziers, cheminots, postiers, ouvriers de toutes corporations se trouvent bientôt mêlés aux élèves de nos établissements scolaires, lycéens et écoliers, aujourd'hui des adultes... Beaucoup de musulmans, de musulmanes aussi qui, dans un geste de libération, avaient enlevé leurs voiles, marchaient au coude à coude avec ceux qu'ils n'auraient pu approcher la veille par crainte d'une sanglante répression.

Un seul cri jaillissait des poitrines : « Algérie Française ! »

On ovationna plusieurs orateurs après que les gerbes se soient amoncelées au pied de la stèle. Mais il était difficile pour ceux qui n'étaient pas aux premiers rangs ou aux abords des haut-parleurs de saisir exactement les paroles prononcées. Qu'importe, au fait, puisque l'on avait encore, dans les oreilles et le cœur, tout ce qui avait été dit au Forum algérois

## LE PIRE EST EVITE

Sous la vigoureuse impulsion des Unités territoriales avait été constitué, comme à Alger, un Comité de Salut Public pour l'Oranie. Il était présidé par M. Fouques-Duparc, député-maire, et composé également de MM. Paul Sicard, Gardel, Elophe, lesquels, la manifestation terminée, descendirent à l'ancienne préfecture, où la place Kléber avait été isolée par la troupe, qui avait placé des blindés aux voles d'accès.

Les choses menaçaient de mal tourner lorsque, au Monument aux morts, des cris avaient fusé parmi la foule refusant de se disloquer : « A la Préfecture ! »

C'est alors que, obéissant à ce mot d'ordre vite généralisé, les Oranais, territoriaux en tête, formèrent un immense cortège qui, par la rue Général-Leclerc et la place Foch, s'engouffra dans l'étroit goulet de la rue Philippe et dévala vers la Préfecture, siège de l'igamie d'Oran.

Entre-temps, place Kléber où je me trouve, l'on assiste avec un profond soulagement au retrait des militaires et de leurs blindés. Mesure d'extrême sagesse prise par le général Réthoré, car déjà l'on redoutait un affrontement sanglant comme celui que des chefs indignes n'ont pas su — ou voulu — éviter quatre ans plus tard, le 26 Mars 1962, rue d'Isly...

La relève est assurée par des cordons de C.R.S. et, je crois bien, par des unités de gardes mobiles — ceux de la caserne Ehrmann, c'est-à-dire du recrutement régulier, et non les « barbouzes » en uniforme que l'on connaîtra plus tard. Tous n'avaient en main ni arme ni matraque.



Les grandes des Lycées sont là aussi...

Débouchant du bas de la rue Philippe, le cortège, lentement mais comme une force irrésistible, fait pression sur le cordon de C.R.S., qui cède comme un barrage brisé par les flots.

En un clin d'œil, la place Kléber est noire d'une foule qui déborde vers la place des Quinconces d'une part, vers la Marine de l'autre.

Quand le Président du Comité de Salut Public sort de la préfecture, après son entrevue avec le préfet, M. Fouques-Duparc est follement acclamé et sa voiture découverte à de la peine à se frayer un passage parmi une foule enthousiaste, sensible à la présence de son maire parmi elle en ces heures exaltantes.

## LES ORANAIS ET LEUR PREFET

Il faut dire ici, en toute objectivité, que la population d'Oranie avait jusqu'ici considéré son Igame Pierre Lambert comme l'homme de la situation. Elle sentait, en effet, qu'elle avait à sa tête un bien curieux bonhomme, plein de mérite, qui s'était fait lui-même. Ancien instituteur, il avait débuté dans la carrière politique comme attaché au Cabinet de Léon Blum, puis avait risqué sa vie dans la Résistance, et se trouvait être sans doute le seul haut fonctionnaire de la carrière préfectorale pourvu, sur l'annuaire de son échelon, de la mention, au chapitre des diplômes : « Brevet élémentaire »...

Dans la haute main qu'il avait dans la rébellion, il avait montré du courage et beaucoup d'efficacité, bien que certains militaires trouvassent anormal de se voir placés sous les ordres d'un civil auquel ils devaient demander le « feu vert » avant de déclencher une opération. Mais cela n'était pas particulier à l'Oranie.

La couleur politique de Pierre Lambert importait peu à nos compatriotes avant tout réalistes. Devant le fait algérien, au cœur du problème, d'autres hommes de gauche ne s'étaient-ils pas révélés d'ardents défenseurs de cette province française ?

Un autre haut fonctionnaire, le secrétaire général Grollemund, jouissait peut-être encore davantage de la confiance et de la sympathie des Oranais, notamment de la police locale et des Unités territoriales, dont il visitait les postes les plus isolés, la nuit, seul au volant de sa voiture.

## LA PREFECTURE PRISE D'ASSAUT

Mais revenons-en aux événements qui allaient se précipiter.

En quelques minutes à peine, le comportement de la foule massée autour du bâtiment départemental allait opérer un revirement radical. Dans le brouhaha que « la Marseillaise » et le « Chant des Africains » ne parviennent pas à couvrir, une phrase, jaillie d'une fenêtre de la préfecture, se répercute : « Le préfet a donné l'ordre aux sous-préfets de Mostaganem, Mascara, Tlemcen et Tiaret de n'obéir désormais qu'aux seuls ordres venus de Paris !... »

A l'effroi succède la colère. Alors, comme il en avait été à Alger contre le « G.G. », on donne l'assaut à la préfecture !

Boulevard Oudinot et place Kléber, des grappes humaines escaladent les grilles de protection et les assaillants, que les quelques soldats laissés en faction devant le portail principal observent d'un air médusé,

impuissants devant l'ampleur de l'attaque, envahissent l'intérieur du bâtiment par les fenêtres et la terrasse.

La rage au cœur, provoquée par ce qu'ils considèrent comme une trahison, les manifestants dans la place entreprennent une mise à sac que les quelques officiers U.T. présents sur les lieux vont avoir du mal à interrompre.

Le lendemain, la chaussée du boulevard Molle, sur lequel donnent la plupart des bureaux, avait sa chaussée recouverte d'un tapis de pages de documents officiels que la brise animait comme les feuilles mortes des grands platanes à l'automne.

Une question vient à l'esprit : quel sera le sort réservé à l'Igame Pierre Lambert dans cette affaire ?

Extrait par la force de son cabinet, bousculé, frappé diront certains, il devra, mal protégé par les quelques inspecteurs qui lui font un bouclier de leur corps, battre en retraite. Sous les cris, les insultes et les horions des occupants, il parvient au salon de réception et atteint la porte de sortie. Puis, sous la pression d'une véritable grappe humaine, il sort sur le péristyle, est acculé à la balustrade qui cède sous la poussée. Avec plusieurs colonnettes de béton il tombe dans le vide d'une hauteur de trois mètres pour atterrir sur... le toit de la voiture affectée à son service, rangée par un heureux hasard dans le jardinet du bâtiment.

Finalement dégagé, il parvient à fuir à bord d'une jeep de l'armée.

On devait apprendre, quelques jours plus tard que, miraculeusement à peu près indemne, il avait été transporté dans le plus grand secret à l'hôpital militaire Baudens avant de reprendre son poste, mais au P.C. de Château-Neuf, donc sous la protection directe de l'Armée, cette fois.

Quant à son collaborateur, le secrétaire général Grollemund, non seulement il fut logiquement épargné de la vindicte populaire, mais il resta l'ami des Oranais lorsque ceux-ci le retrouvèrent, après la lamentable « Diaspora », à la tête d'une préfecture dans le Midi de la France.

\*\*\*

Et cette soirée du 14 Mai, qui fut notre 13 Mai à nous amis Oranais, fut celle des grandes victoires. Oran, avec sa fougue, avec son élan patriotique si souvent exprimés dans le passé, Oran-la-Tricolore avait suivi Alger. La joie d'une fraternisation réelle, gage d'une paix retrouvée par le miracle d'un sursaut populaire, éclairait les visages aux accents des avertisseurs : « Algérie Française ! »

Cependant qu'à Alger le Comité de Salut Public présidé par Massu demandait, dans une proclamation, la démission du Gouvernement...

.... Et faisait appel au général de Gaulle. Vous connaissez la suite...

Firmin ELLUL.



Cette foule, tout à l'heure, se lancera à l'assaut de ces bâtiments